Portrait d'un inverti

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle**

Band (Jahr): **15 (1947)**

Heft 8

PDF erstellt am: **02.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-568996

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

PORTRAIT D'UN INVERTI

Nous avons publié dans le numéro de Mai 1947 une „Lettre d'Emile Zola" que celui-ci avait écrite en guise de préface pour l'ouvrage du Dr. G. Saint-Paul, intitulé „Invertis et homosexuels". Nous aimerions revenir sur ce livre, qui est divisé en deux parties distinctement différentes. La première est réservée aux considérations scientifiques fort intéressantes du Dr. Saint-Paul tandis que la seconde — le portrait d'inverti — est une sorte d'aveu d'un jeune-homme de nos rangs. Cet aveu sans fard se lit comme un roman et c'est pour cette raison que nous tâcherons d'en publier quelques chapîtres dans les prochains numéros de notre journal.

L'épisode que nous vous présentons en premier se passe dans le service militaire. C'est le récit de l'amour d'un jeune lieutenant français pour un sergent, son voisin de lit. Et c'est surtout la chanson d'une liaison passionnée qui se termine à peu près de la façon décrite sur la page précédente dans „Quelques propos". C. W.

Six mois s'étaient passés et le printemps arrivait. Une partie du régiment changea de résidence et d'autres pelotons vinrent prendre la place de ceux qui partaient. Dans notre salle y eut une véritable révolution le jour que les nouveaux venus arrivèrent.

J'en profitais pour changer de place et mettre mon lit de sangle dans le coin le plus commode et le plus reculé de la salle. Vis-à-vis de mon lit prit place le sergent qui commandait le peloton qui venait d'arriver.

Cet homme était jeune — vingt-cinq ou vingt-six ans — et de la plus jolie figure. Je ne fis pas grande attention à lui et ne m'en occupai pas beaucoup au commencement. Il était très silencieux et modeste, rudoyant peu les soldats et parlant très peu en dehors du service. Il commandait son peloton avec beaucoup de grace et d'énergie et j'admirai dans la suite la manière charmante et chevaleresque dont il gouvernait son cheval. Il lui faisait franchir dans la place d'Armes des fossés et des obstacles dangereux, devant lesquels j'avais une peur affreuse.

Le premier sentiment que j'eus pour lui fut la jalousie et l'envie. Il me semblait trop haut de taille à côté de ma taille mince et petite; il me semblait trop courageux, trop adroit, à côté de nous tous. Il avait une façon de commander que je lui enviais et que je n'aurai jamais.

Ordinairement il se couchait très tôt, tandis que moi et mes compagnons allions au théâtre, ou restions le soir dans la cantine du régiment à faire de la musique ou à souper fort gaiement. Un soir, pris de je ne sais quelle fantaisie, je quittai la compagnie et me retirai dans notre dortoir. Beaucoup de soldats étaient déjà couchés, leur sergent en train de se déshabiller.

Je fis de même et me disposai à me coucher sans perdre un seul mouvement de mon voisin. Il était déjà en chemise, et bientôt, assis sur son lit, il ôta jusqu'à son dernier vêtement pour se fourrer dans son lit avec sa seule camisole.

Je fus frappé de la beauté, de la perfection de son corps qui, à la faible lueur de la lampe suspendue au plafond, me parut d'une merveilleuse beauté et dépasser les chefs-d'oeuvre antiques qui me passionnaient autrefois. Ceux-là étaient de marbre et ce beau corps plein de force et de jeunesse. Les jambes surtout me frappèrent; elles étaient parfaites de forme, nerveuses, minces et souples à la fois. Tout son beau corps faisait soupçonner une force extraordinaire, unie à la forme la plus gracieuse. Le lendemain je le regardai avec beaucoup d'attention et je fus frappé par sa jolie figure et par l'élégance de ses traits et de ses mains très bien tenues et aux ongles courts. Je me sentis pris d'amitié pour ce jeune homme qui faisait si tristement son devoir, était sobre et sortait peu. Je n'avais pourtant aucun désir de lui. Je l'admirais comme une belle statue et ne lui prêtais pas l'esprit de jamais pouvoir me comprendre. Souvent, le soir, je m'asseyais à côté de lui et me plaisais à lui faire raconter quelque chose de son pays, de sa ville natale, de sa famille. Il n'avait pas de mère et son père avait d'une autre femme plusieurs enfants; c'était ce qui l'avait poussé à continuer la vie militaire. Son père était un petit employé qui lui avait donné quelque éducation. Il écrivait fort bien et lisait dans ses heures libres des livres traduits du français, surtout ceux de D.

Je commençai à me plaire de plus en plus en sa compagnie et j'éprouvai bientôt pour lui la plus tendre amitié. Je l'invitai plusieurs fois à venir au théâtre avec nous et cela ne parut pas contrarier mes compagnons, qui avaient aussi de la sympathie pour ce jeune homme. Il vint aussi dîner quelques fois avec nous, mais se montrait toujours très froid et réservé. Il avait beaucoup d'occupations et, le soir, il était si fatigué, le plus souvent, qu'il préférait ne pas sortir du quartier. J'aurais voulu lui offrir de l'argent, mais j'avais peur qu'il ne l'acceptât pas.

Bientôt je ne puis me passer de lui et je cherchais toute occasion pour lui être agréable. Je me contentais de toucher sa main et de passer quelquefois la mienne sur sa tête, qui était charmante et sérieuse, à cheveux fins, lisses et châtain foncé. Je remarquais et j'admirais la beauté de ses dents et de sa jolie bouche ornée, mais non cachée, par de petites moustaches châtaines. Je revoyais en lui tous mes héros favoris et, lorsqu'il passait dans son joli uniforme noir et jaune sur un beau cheval, je le comparais à Hector ou à Achille.

J'étais jaloux de lui mais je me plaisais à lui faire raconter ses aventures de garnison et ses amours passagères. Quoique doué d'un physique remarquable, il n'allait que deux fois par mois, tout au plus, trouver des femmes, car elles étaient très chères et lui n'avait pas beaucoup d'argent.

D'ailleurs il se corrompait peu en femmes et en amours, ayant été depuis l'âge de dix-sept ans sous les armes et n'ayant pas eu de loisirs pour raffiner ses sens. J'enviais furieusement toutes les femmes qui, même une seule fois, avaient tenu dans leurs bras et avaient rendu heureux ce beau jeune gars, que je regardais à présent comme un dieu. J'aurais donné toute une vie de joie pour pouvoir avoir cette satisfaction au moins une fois. J'étais bien malheureux, décidé-

ment !! et jamais je n'aurai ce plaisir immense auprès duquel tous les autres pâlissent.

Et pourtant je n'aurais jamais osé lui dire une parole de tout cela. Je serais mort de honte avant d'avoir terminé l'horrible phrase. Mais ce qui devait arriver arriva. Un soir, nous avions été souper tous ensemble et notre ami était de la partie. Tout le monde avait bu et beaucoup. Au retour au logis, plusieurs d'entre nous furent ignoblement malades. Les soldats ne couchaient plus avec nous, mais dans une salle voisine. Nos huit ou dix lits se perdaient dans l'immensité de la salle sombre, éclairée par une toute petite lampe, qui s'éteignait au milieu de la nuit.

Nous étions plus ou moins excités et nos gambades se prolongèrent bien avant dans la nuit. Le fourrier, qui dormait dans une petite chambre à côté, ivre-mort lui aussi, ronflait d'une façon horrible. Mon lit était dans le coin le plus sombre, en face de celui du jeune sous-officier qui, lui aussi, était en gaieté grace au vin généreux qu'il avait bu et auquel il n'était pas habitué pour toutes sortes de raisons.

Mes compagnons étaient endormis depuis longtemps que nous n'étions pas encore déshabillés. Enfin, je me décidai et, me débarassant de mon uniforme, je me blottis dans ma chemise de baptiste et j'entrai dans mon lit, sur lequel j'avais fait asseoir mon jeune ami auquel, dans notre excitation et dans la griserie causée par le vin et le bruit que nous venions de faire, je prodiguai comme par plaisanterie, les plus douces caresses et les mots les plus flatteurs. J'étais à demi-couché dans le coussin que l'on nous permettait de garder dans notre lit. Il était à demi-déshabillé et se penchait sur moi. Je lui parlais comme dans un ravissement et une demi-ivresse, causée par le sommeil et la chaleur du lit, qui commençait à me gagner, lorsqu'il se baissa tout à fait sur moi et m'embrassa. Je me sentis mourir et une joie immense m'envahit.

La lampe posée à terre jetait de douteux rayons dans l'immense dortoir où dans les lits lointains mes compagnons dormaient, et laissait ce coin où nous étions ainsi ravis dans la plus profonde obscurité. J'eus pourtant peur que quelqu'un nous vit, et, désirant jouir complètement de l'abandon de mon ami, je lui dis à l'oreille, en le baisant: „Va éteindre la lampe, et reviens, mais vite". Il se leva en trébuchant et alla boire à la cruche, qui était posée à terre, à côté de la lampe; tout doucement il éteignit le petit flambeau qui se mourait déjà de lui-même. Le dortoir ne fut plus éclairé que par la lampe du dortoir voisin, c. à d. qu'on y voyait un peu au centre de la salle, mais tout le reste était dans les ténèbres les plus épaisses. Je le vis, dans la pénombre, qui revenait à son lit, en face du mien. Je l'entendis qui se déshabillait bien vite et qui revenait vers moi, en gardant son souffle. Et puis je sentis son corps vibrant se serrer à moi et j'entendis sa douce voix prononcer des paroles d'amour. — Ces paroles m'inondèrent de joie et d'orgueil. Je le tenais donc enfin dans mes bras, cet homme si désiré; et quel charmant homme! — toute femme me l'envierait.

Nous nous séparâmes enfin, en nous promettant de nous aimer toujours, et de faire le possible pour rester toujours ensemble.

(à suivre)